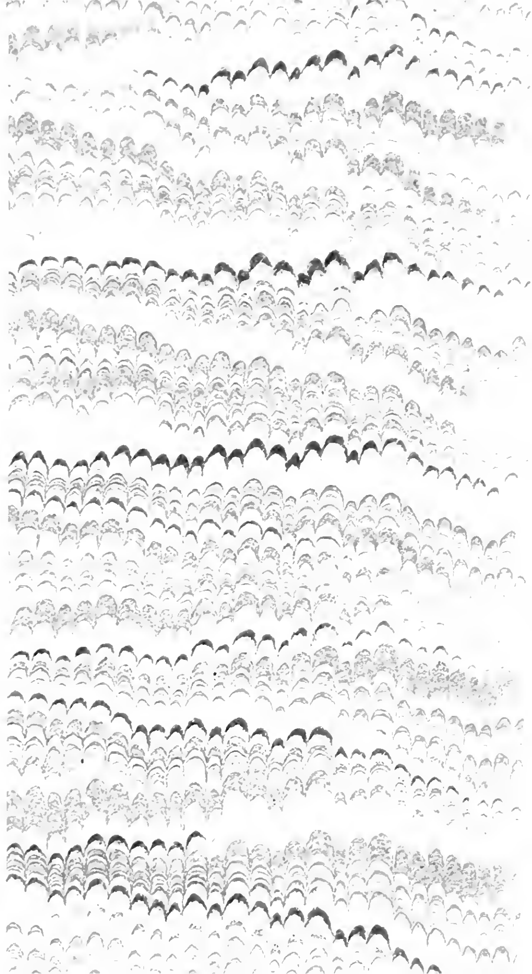




HÉRO ET LÉANDRE

MUSÉE

HÉRO ET LÉANDRE

DESSINS DE PENOR

GRAVURES DE MEAULLE

Notices par A. PONS

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Saint-Benoît

1879



MUSÉE LE GRAMMAIRIEN

Un jeune homme d'Abydos, ville située sur la rive asiatique de l'Hellespont, aimait une fille de Sestos, qui est sur la rive européenne, à l'endroit le moins large du canal. Pour voir sa

maîtresse, il franchissait toutes les nuits à la nage l'espace qui le séparait d'elle. Dans une de ces traversées, il périt et son amante elle-même se noya de désespoir.

Tel est, en sa primitive simplicité, le fait divers d'où est sorti le poème d'Héro et Léandre, la donnée féconde sur laquelle Musée a construit son élégant chef-d'œuvre. On a bien contesté la vérité du fait, sous prétexte que la distance à parcourir est trop considérable pour un nageur, que la violence du courant s'y oppose, enfin cent objections. Mais l'entreprise fût-elle plus périlleuse encore et plus téméraire, est-ce qu'un véritable amoureux a

jamais reculé devant le danger? N'est-il pas capable, dans sa folle ardeur, de surmonter des obstacles dont ne saurait triompher l'homme de sens rassis? D'ailleurs une expérience matérielle a prouvé mieux que tous les arguments que la traversée était possible. On sait en effet que Byron, pour convaincre les incrédules, accomplit un jour le même trajet que Léandre en une heure et dix minutes. Il avait eu, il est vrai, la précaution de se faire suivre d'une barque, prête à le recueillir en cas de défaillance, ne pouvant, comme son devancier, être soutenu sur les flots par l'espoir d'une aussi douce réception.

Chez les anciens, tout le monde croyait à l'authenticité de la légende. Deux géographes du siècle d'Auguste y ont fait allusion : Strabon, dans la revue des côtes de l'Hellespont, cite la tour de Héro ; Pomponius Mela parle d'Abydos comme d'une ville autrefois célèbre par le commerce amoureux dont elle fut le théâtre. Presque tous les poètes latins ont célébré l'aventure et payé tour à tour leur tribut aux deux amants. Virgile, au troisième livre des Géorgiques, ayant à décrire les fureurs des animaux en rut, songe évidemment à Léandre, quand il s'écrie :

Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor ?

Ce que Delille a traduit heureusement :

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore ?
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer.
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas ! qui meurt s'il ne vit plus.

Ovide, pour son début en poésie, composa sur le même sujet deux héroïdes où l'on rencontre les qualités et les défauts de ce charmant conteur, un pétillement d'esprit continuel et peu de vraie passion, du champagne frappé

à la glace. Il a pourtant quantité de jolis vers, ne serait-ce que celui-ci :

Injicias humeris brachia lasa meis,

qui figure si vivement à nos yeux Léandre, au sortir des flots, reposant sur les épaules de Héro ses bras fatigués. Dans la Pharsale, quand César passe d'Europe en Asie, « il voit les gorges Thréiciennes et cette côte que l'amour a rendue fameuse et la tour de Héro sur un fatal rivage ». De même Silius Italicus, à propos de l'expédition de Xerxès, appelle l'Hellespont, le détroit de Léandre. Enfin Stace, dans un passage de ses poésies, nous montre « la prêtresse de Sestos qui du haut

de sa tour interroge sans cesse les flots avec anxiété. »

Par tous ces exemples on comprend combien l'histoire des deux amants était répandue et populaire. C'était un de ces récits qui se transmettent par la tradition orale, que les plus ignorants connaissent sans les avoir jamais appris; il suffisait d'un mot pour en réveiller aussitôt le souvenir dans chaque mémoire. Cependant il ne s'était pas trouvé jusque-là de poète qui l'eût traité d'une façon spéciale, qui lui eût soufflé la vie et la couleur, qui lui eût donné ces ailes qui font plus rapidement courir les noms du passé sur les lèvres des hommes. Pour une cause

ou pour une autre, ce poète ne devait surgir que dans la dernière période et, pour ainsi dire, au crépuscule de la littérature grecque. Il en est peu d'ailleurs qui soient moins connus. On ne sait absolument rien de Musée, ni le siècle, ni la ville où il est né, ni aucune circonstance de sa vie, pas même d'où lui vient l'épithète de Grammairien que l'on accole toujours à son nom. Les premiers éditeurs, en tête de leur préface, ne manquaient jamais de le traiter de poète très ancien, « poetæ antiquissimi ». Peu à peu cependant, à mesure que le goût s'épurait et que l'on portait dans l'examen des écrits un flair plus subtil, cette opinion fut

abandonnée. Des premiers temps de la Grèce où il était censé avoir vécu, Musée s'est vu ramené d'abord au IIe, puis au IVe et même au Ve siècle après Jésus-Christ. Tel est du moins l'avis de Casaubon, de Heyne et de Heinrich, l'un de ses plus récents et plus heureux interprètes. Ce n'était pas celui du docte Jules Scaliger, qui rompit à ce propos bien des lances et s'obstina à confondre l'auteur du poème d'Héro et Léandre avec l'ancien Musée, poète athénien, contemporain et disciple d'Orphée, dont Virgile au VIe livre de l'Énéide, a parlé si magnifiquement. La méprise, il faut l'avouer, était un peu forte. Que ne dirait-on pas d'un

critique de nos jours qui prendrait notre Théophile Gautier pour son homonyme, le Théophile du temps de Louis XIII, ou qui, par une erreur moins excusable encore, placerait Victor Hugo parmi les vieux trouvères dont il a si splendidement ravivé les inventions dans la Légende des siècles? Les confrères de Scaliger le malmenèrent de la belle façon, pour s'être ainsi grossièrement trompé; sa réputation d'érudit en fut diminuée. Le déchaînement contre lui devint si grand que son propre fils crut devoir protester lui-même et marquer son dissentiment : « Je n'adopte pas sur ce point dit-il, le jugement de mon cher père.

que ces pointes et ces fleurs de rhétorique avaient tellement séduit qu'il n'hésite pas à mettre Musée au-dessus d'Homère : Neque in hoc sequimur optimi parentis nostri judicium, quem acumina illa et flores declamationis ita ceperunt. ut non dubitarit eum Homero præferre. » Gardons-nous de prendre au pied de la lettre et d'accepter, dans ce qu'elle a de sévère et d'excessif, la décision du fils de Scaliger. Sans doute Musée, écrivant au milieu d'un monde plus sensible au brillant de l'esprit qu'aux beautés naturelles et nues, a cédé parfois au goût d'alentour Il se ressouvient trop d'Ovide et de Callimaque, attentif comme eux à

relever chaque détail par la grâce, la délicatesse et les coquetteries de l'expression. N'arrive pas qui veut à une époque vierge, où l'on puisse à volonté être grand, simple et naïf. Mais avec quel art ne voile-t-il pas ces légers défauts! Son vers facile, gracieux et coulant, plein de flamme et d'énergie, peint à ravir les mouvements tumultueux où nous entraîne la fougue du désir et communique au récit un intérêt qui va toujours croissant. A travers son élégante harmonie circule une fraîcheur délicieuse qui tient à la vérité des sentiments, mais aussi à la pureté de la source hellénique. Chacun de ses tableaux est enlevé avec vi-

gueur, tout court à l'événement; le seul reproche qu'on soit tenté de faire au poème, après l'avoir lu, c'est de finir trop vite, et l'on souscrit volontiers à l'éloge qu'en a fait Musurus de Crète, lorsqu'il dit qu'il fut achevé par les divines mains de l'Amour.

Si quelqu'un pourtant, au contact de l'ardente et fiévreuse peinture d'où sont bannies la chasteté et ces tendresses délicates qui nous charment dans des œuvres modernes, telles que Paul et Virginie, par exemple, était tenté de préférer ces fruits plus nouveaux et mieux appropriés à notre goût, cela nous étonnerait peu. Ne faut-il pas un certain effort d'esprit et comme un

dépouillement volontaire pour se plaire franchement aux libertés du génie grec?

C'est dans le texte seulement que l'on peut goûter toutes les grâces de l'original et respirer l'antique parfum; aucune traduction n'en saurait rendre la suavité ni la fleur exquise. Mais ce plaisir délicat n'étant accessible qu'à un petit nombre d'esprits favorisés, nous avons, pour suppléer à l'insuffisance commune, remplacé le poème de Musée par deux versions françaises, l'une en vers, celle de Clément Marot, qui par son enjouement et sa naïveté lutte souvent avec bonheur contre la difficulté; l'autre en prose, celle de La

porte du Theil[1] qui est d'une fidélité scrupuleuse, et peut donner à ceux qui n'entendent pas le grec une idée du génie de cette langue, étant d'un écrivain qui en connaissait les nuances les plus délicates et les plus légères et qui usait de toutes les ressources de la sienne. Nous l'avons préférée à des traductions plus récentes, où l'on s'efforce de serrer le texte d'aussi près que possible et de montrer à nu la pensée et la forme de l'original. Il ne nous paraît pas que ces tentatives, si méritantes qu'elles soient, aient eu jusqu'à présent le succès que l'on

1. Né à Paris le 13 juillet 1742 et mort dans la même ville le 28 mai 1815.

s'en était promis. Le public ne mord pas volontiers à ces phrases dures et rauques, à demi barbares et qui ne sont plus ni françaises ni grecques. Dans un tel travail, la qualité que l'on réclame avant tout, c'est l'agrément; ce n'est rien d'être archaïque et littéral, si vous oubliez d'être lisible.

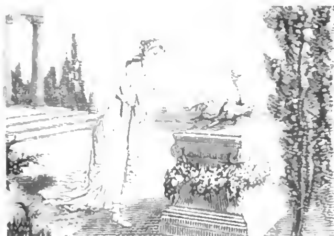
A. P.

TRADUCTION

DE

LAPORTE DU THEIL





I

Muse, chante ce flambeau, confident des larcins de l'amour ; et ce nageur nocturne, que l'hymen attendait au delà des mers : chante ces plaisirs clandestins, que jamais l'immortelle Aurore n'éclaira : chante Abydos et Sestos, où les noces de Héro n'eurent de témoin que la nuit.

HÉRO ET LÉANDRE

J'entends nager Léandre, et pétiller ce flambeau, étendard de l'Amour, messager de Vénus, ordonnateur des noces furtives de Héro : flambeau, qu'après cet office nocturne Jupiter aurait dû placer dans la voûte étoilée, sous le nom d'astre propice aux amours, puisqu'il fut le complice d'une tendre fureur, puisqu'il annonça fidèlement les ordres d'une amante inquiète, jusqu'au moment où s'éleva le souffle impétueux d'un vent ennemi. Viens donc, ô Muse, et déplore avec moi le sort, qui, d'un seul coup, éteignit ce fanal et perdit Léandre.

Aux bords de la mer, en face et proche l'une de l'autre, sont les villes de Sestos et d'Abydos. C'est là qu'Amour, tendant son arc, d'un seul trait lancé sur les deux cités, blessa un jeune homme et une jeune beauté. Le charmant Léandre, la tendre Héro ; c'étaient leurs noms : tous deux pareils, tous deux astres brillants de leur ville. L'une demeurait à Sestos ; l'autre habitait dans Abydos. Passant, qui que tu

sois, cherche la tour d'où la jeune Héro, le fanal à la main, guidait son amant; cherche le détroit retentissant de l'antique Abydos, où l'onde murmure encore du destin de Léandre. Mais, comment Léandre, fixé dans Abydos, brûla-t-il pour Héro? comment l'enflamma-t-il à son tour?

Issue du sang des dieux, la charmante Héro servait de prêtresse à Cypris. Nouvelle Cypris, mais ignorant les plaisirs de l'hymen, elle habitait, loin de ses parents, une tour voisine de la mer. Sage et modeste, jamais on ne l'avait vue se mêler avec les femmes assemblées, ni danser avec les compagnes de son âge, elle voulait éviter les propos malins d'un sexe jaloux; car toujours les femmes ont jalousé la beauté. Craignant Vénus et le carquois brûlant de son fils, sans cesse elle priait la déesse, et souvent, par des dons, tâchait de désarmer l'Amour. Hélas! elle n'échappa point à ses traits enflammés

Bientôt revint le jour où l'on célèbre dans Sestos Adonis et Vénus, jour solennel, où les étrangers accourent dans cette ville de toutes parts, des îles que la mer couronne, des côtes de l'Hémonie et des rivages de Chypre. Les femmes alors désertent Cythère, et les monts odorants de la Syrie ne voient plus de jeunes filles danser sur leur cime. Nul des habitants des lieux d'alentour, de la Phrygie, d'Abydos, surtout, nul jeune homme sensible à l'amour ne manque à cette fête, et, sitôt que le retour en est annoncé, tous arrivent dans Sestos, moins empressés de sacrifier aux dieux que de voir les jeunes beautés qu'attire ce grand jour.

Déjà l'aimable Héro s'avance dans le temple. De son charmant visage part l'éclair de sa beauté : c'est l'astre argenté de la nuit qui se lève. Pareille au bouton nuancé de la rose, sa joue d'albâtre se colore d'un tendre incarnat. Au travers de la gaze blanche qui la

couvre, sa peau vermeille paraît un champ de roses nouvelles. Elle marche, et sous ses pas il semble que des roses vont éclore. Mille grâces brillent sur sa personne. Les poètes jadis n'ont compté que trois Grâces. quelle erreur! l'œil seul, l'œil riant de Héro pétille de cent grâces. Certes ta prêtresse, ô Cypris, était digne de toi.





II

Telle, effaçant toutes les belles, la prêtresse de Vénus parut elle-même une autre Vénus. De jeunes et tendres cœurs en furent bientôt épris, et tous brûlent déjà d'obtenir ses faveurs. A chaque pas qu'elle fait dans ce temple superbe, les yeux, les esprits, les cœurs volent après elle. L'un cede à son ravissement et

s'écrie : « J'ai vu la ville de Lacédémone, Sparte, où se dispute le prix de la beauté, mais je ne vis jamais tant de majesté, de fraîcheur et d'appas. Déesse de Cythère, ne serait-ce point la plus jeune de tes Grâces? Je la fixe et fatigue mes yeux, sans me rassasier de la voir. Puissé-je la posséder un instant et mourir aussitôt! Qu'elle partage ma demeure et ma couche et je n'envie rien à l'Olympe. Ou, si c'est trop de prétendre à ta prétresse, donne-moi donc, ô Cypris, une épouse qui lui ressemble. » Ainsi disait l'un, tandis qu'un autre, non moins épris de tant d'attraits, cachait avec soin sa blessure.

Pour toi, malheureux Léandre, à peine as tu vu cette fatale beauté, soudain un trait brûlant t'a percé. Tu ne languiras point dans un secret martyre; il te faut mourir ou posséder Héro. Le feu du désir s'allume chez toi aux étincelles de ses regards ton cœur

s'embrase, une flamme inextinguible le dévore. Car le trait que lance une beauté parfaite est plus rapide que la flèche ailée : il frappe l'œil, et de l'œil il pénètre et s'enfonce dans le cœur.

L'étonnement, la crainte, la honte et l'audace s'emparent de lui tour à tour. Tant de beauté l'étonne, la crainte fait palpiter son cœur, la honte le retient, mais l'audace se soutient par l'amour, la honte est vaincue. D'un pas tranquille, il s'avance en face de la prêtresse et jette sur elle un coup d'œil flatteur, expression muette qu'entendit trop bien un jeune cœur. Héro comprend le désir du séducteur et s'applaudit de ses charmes ; elle soulève souvent le voile qui couvre ses appas et répond à Léandre par des regards furtifs qu'elle détourne aussitôt. Il triomphe : la belle a connu son amour et ne l'a pas dédaigné.

Tandis qu'il épie l'instant de l'aborder sans

témoin, le soleil vers les portes du couchant entraîne enfin la lumière et l'astre du soir amène l'ombre épaisse qui le suit. Dès que la nuit a déployé son voile ténébreux, devenu plus hardi, il s'approche de Héro, et pressant amoureusement ses doigts de rose, ne s'explique encore que par un soupir. Héro ne dit rien et, d'un air courroucé, retire sa belle main. Il laisse calmer ce premier mouvement de colère; mais bientôt, plus téméraire encore, il la saisit par son précieux manteau et l'entraîne au fond du sanctuaire. La timide prêtresse le suit lentement, comme à regret, et du ton menaçant ordinaire à son sexe :

« Étranger, quelle est ton audace! Malheureux, où veux-tu m'entraîner? Sors de ces lieux, laisse-moi, redoute la vengeance d'une famille puissante. Oses-tu donc attenter à la prêtresse de Vénus? Oses-tu porter la main sur une Vierge? »

Telles étaient ses menaces, langage accoutumé des jeunes filles. Mais son courroux annonçait sa défaite : car dès qu'une femme menace un amant, le triomphe de Vénus est prochain.

Léandre le sait ; il se livre aux transports du désir et, couvrant de baisers son cou d'albâtre :

« O ma seconde Vénus, lui dit-il, ô ma seconde Minerve, car tu n'es pas une mortelle, mais une fille du dieu de l'Olympe, heureux celui qui t'a donné l'être ! heureuse celle qui t'a mise au jour ! trois fois heureux le sein qui t'a porté ! Écoute ma prière, prends pitié d'un amant vaincu par tes charmes.

« Prêtresse de Vénus, viens t'initier aux amoureux mystères de ta déesse. Est-ce aux vierges à servir Cypris ? Non, les vierges ne plaisent point à Cypris. Veux-tu connaître ses fêtes aimables et ses orgies ? l'hymen et le lit nuptial te les apprendront. Tu chéris Vénus :

reconnais donc aussi le doux empire des charmants amours. Reçois ton suppliant, ou, si tu veux, ton époux, victime que l'Amour t'amène percé de ses traits. Ainsi le dieu léger qui porte un caducée d'or engagea l'audacieux Hercule dans les fers de la fille d'Iardan. Pour moi, ce n'est point l'éloquent Hermès, c'est Vénus qui me conduit à tes pieds. Songe à la nymphe d'Arcadie, la superbe Atalante. Fière de sa virginité, elle dédaignait la couche de l'amoureux Mélanion ; Vénus s'en offensa et bientôt Atalante languit pour celui qu'elle avait méprisé. Obéis, chère Héro ; crains Vénus et sa haine. »

Il dit et, par ces mots qui respiraient l'amour, il séduisit bientôt cette beauté d'abord si farouche.

Héro interdite, les yeux fixés vers la terre, rougit, couvre son visage de son voile, fait quelques pas incertains et, d'un air modeste, ramène souvent son manteau sur ses épaules,

signes certains de sa défaite, car le silence et l'embarras sont l'aveu des belles qui se rendent. Déjà le trait cruel et doux a porté ; une flamme rapide s'est glissée dans son cœur, et les grâces de son amant la ravissent.





III

Tandis qu'elle tient ses regards baissés, Léandre, d'un œil égaré par l'amour, parcourt avidement tous ses charmes. Enfin, d'une voix timide et, laissant échapper des larmes qu'arrachait la pudeur, elle lui répond :

« Étranger, quel marbre n'amolliraient point

tes discours? Qui t'a donc appris cet art séducteur? Hélas! qui t'a conduit dans ma patrie? Mais tu parles en vain. Quoi donc! étranger, errant, inconnu, tu prétends à mes faveurs! Nous ne pouvons former un hymen légitime; jamais il n'aurait l'aveu de mon père. Voyageur, si tu prolonges ici ton séjour, crois-tu dérober à tous les yeux un amour clandestin? Non, les hommes sont trop médisants, et la faute commise dans l'ombre paraît bientôt au grand jour. Mais dis, quel est ton pays, ton nom? Tu sais le mien, il n'est que trop connu. Une tour fameuse, élevée jusqu'aux cieux, est ma demeure; c'est là qu'avec une seule esclave j'habite, devant Sestos, des rivages escarpés où je n'ai de voisins que la mer; ainsi le veulent des parents sévères. Là ne viennent jamais danser ni les jeunes hommes ni les filles de mon âge, mais nuit et jour retentit à mes oreilles le bruit d'une onde agitée

par les vents. » A ces mots, elle abaisse son voile sur ses joues de rose; la pudeur reprend ses droits et lui fait accuser sa faiblesse.

Léandre, pressé de l'aiguillon brûlant du désir, songe à faire triompher l'amour. Ce dieu rusé, s'il nous blesse, guérit aussi nos plaies. Vainqueur irrésistible, il éclaire les cœurs dès qu'il les a domptés. Ainsi lui-même alors inspirant Léandre, le séducteur, après un long soupir, répond : « Oui, charmante fille, pour toi je traverserai les flots courroucés; la mer fût-elle intraitable et bouillonnante de feux. Si je dois partager ton lit, craindrai-je la tempête ou le bruit retentissant de l'onde mugissante? Non, non; mais chaque nuit, porté sur les eaux, ton amant saura passer à la nage le rapide Hellespont; car je demeure dans Abydos, proche et vis-à-vis de ta ville. Seulement, du haut de ta tour, voisine des murs, montre-moi le soir un fa-

nal : guidé par cet astre, je serai le navire de l'Amour. Les yeux fixés sur cette étoile, je n'observerai ni le coucher du Bouvier, ni le fier Orion, ni la queue toujours sèche de l'Ourse, et j'aborderai au port désiré de ta patrie.

« Toi, chère amante, prends garde que le vent impétueux, éteignant ce flambeau, ce guide lumineux de qui mes jours dépendront, ne me fasse à l'instant perdre la vie. Tu me demandes mon nom, je suis Léandre, l'époux de l'adorable Héro. »

Ainsi projetèrent-ils une union clandestine et nocturne : ainsi se jurèrent-ils que, fidèles au message de l'hymen, au signal du flambeau, l'une ferait luire ce fanal, l'autre soudain traverserait les flots. Après s'être promis de veiller pour l'amour, il fallut malgré soi se quitter. Héro rentre dans sa tour; Léandre, pour ne point s'égarer le soir, en remarque les abords, et regagne les

murs élevés de l'antique Abydos. Combien de fois brûlant d'entrer dans la carrière amoureuse, leurs vœux hâtèrent-ils le retour de la nuit?

Enfin, étendant son voile ténébreux, elle apporta le sommeil aux hommes, mais non à l'amoureux Léandre. Seul, sur les rivages bruyants de la mer, attendant le courrier de l'hymen, il cherchait des yeux le signal lointain de ses plaisirs, le trop funeste flambeau. Héro, dès qu'elle voit l'ombre noire chasser la lumière, allume le fanal. Soudain s'embrase le cœur de l'impatient Léandre; il brûle en même temps que le flambeau. Toutefois sur la rive, le retentissement des vagues bondissantes l'effraye un instant, mais bientôt, ranimant son audace il s'excite en s'adressant ces mots à lui-même :

« L'amour est terrible et la mer implacable, mais la mer n'a que des eaux, et l'amour a des feux qui me consument. Cède à

tes feux, ô mon cœur, et ne redoute point les eaux. Cours au plaisir: que crains-tu des flots? Ignores-tu que Cypris est la fille des ondes? elle peut apaiser et la mer et mon mal. »

Il dit et, sans plus tarder, dépouillant ses habits, les attache sur sa tête, s'élance du rivage et se plonge dans les flots. Il nage vers le fanal étincelant, et lui-même est son navire, son rameur et ses voiles.

Héro, du haut de sa tour élevée, tenant le flambeau, chaque fois que s'élevait le souffle ennemi des vents, le garantissait de sa robe. Enfin Léandre, après mille efforts, aborde au rivage. Elle accourt au-devant de lui, l'amène à la tour hors d'haleine et dégouttant d'écume, l'embrasse en silence sur le seuil de la porte et l'introduit dans cette retraite virginale qui s'ouvrait à l'hymen. Là elle l'essuie, le parfume d'essences et de roses, chasse l'odeur de la mer, l'entraîne encore tout haletant sur

un duvet moelleux et, l'enlaçant de ses bras, exprime ainsi sa tendresse :

« Époux qui viens de souffrir ce que jamais époux n'a souffert, assez tu as lutté contre l'onde amère et l'odeur suffocante des vagues agitées; oublie dans mon sein tes fatigues. »





IV

Elle dit : Léandre lui délie sa ceinture ; le doux mystère de Vénus est accompli. Hymen réel, mais sans pompe ; coucher nuptial, mais sans hymnes. Point d'invocation des poètes à Junon, point de flambeaux brillants ni de danses légères autour de la couche ; point de père ni de mère vénérable qui chantent

l'hyménée. Mais le silence, dans cette heure du plaisir, avait dressé ce lit et préparé cette couche ; l'ombre seule para l'épouse et la fête se célébra sans concerts. La nuit présida toujours à ces noces ; jamais l'aurore ne vit Léandre dans ce lit où il entra si souvent. Chaque matin, plus désireux encore que rassasié de plaisirs, il retournait à la nage dans sa patrie et la modeste Héro, fille le jour, femme la nuit, trompait ainsi ses parents. Que de fois ces amants conjurèrent-ils le soleil de précipiter sa retraite !

Ainsi forcés à cacher leur amour, ils goûtaient en secret les plaisirs de Vénus. Mais ce temps fut bien court et ce bonheur mal assuré dura peu. Bientôt la saison glaciale des hivers amène les plus horribles tempêtes ; de noirs tourbillons, s'engouffrant au fond des mobiles abîmes, ébranlent les humides fondements de la mer. Déjà, redoutant l'orageux et perfide élément, le nocher, dans l'un et

l'autre port, a retiré son vaisseau. Léandre seul, l'audacieux Léandre, n'est point arrêté par l'orage, et l'impitoyable, le funeste fanal qui, du haut de la tour, lui donne le signal accoutumé du plaisir, l'excite à braver les flots courroucés. Mais toi, malheureuse Héro, ne devais-tu pas, à l'approche des hivers te priver de Léandre et ne plus faire luire cet astre passager de l'hymen? Hélas! le destin et l'amour en ont ordonné; un charme fatal t'entraîne et tu montres à ton amant le flambeau, non plus de l'amour, mais de la mort.

Il était nuit, temps où les vents plus fougueux, par leur souffle orageux excitant la tourmente, fondent tous ensemble sur les rives du détroit. Toutefois Léandre, brûlant de revoir son épouse, s'élance sur le dos bruyant de la mer. Déjà les flots s'accumulent et les eaux s'amoncellent; les vagues s'élèvent aux nues, les vents se combattent et résonnent

de toutes parts, Zéphyre gronde contre Eurus, et Borée menace Notus avec d'affreux sifflements; un bruit épouvantable retentit sur les ondes.

Dans cette cruelle tempête, l'infortuné Léandre, tantôt invoque la déesse née au sein de l'onde ou le dieu même de l'humide élément, tantôt rappelle à Borée sa charmante Orythie; mais les dieux sont sourds, l'amour n'a pu fléchir les Parques. Battu des flots qui l'assaillent de toutes parts, il erre à leur gré Bientôt ses jambes se lassent et ses bras fatigués refusent de se mouvoir. L'onde impétueuse entre dans sa bouche; il boit à longs traits l'amer et funeste breuvage, enfin le vent cruel éteint l'infidèle fanal et Léandre perd à la fois son amour et la vie.

Héro, dans l'attente, l'œil toujours ouvert, repassait en son cœur mille pensées accablantes. Le jour vient et son amant n'a point paru: elle promène ses regards sur le vaste

dos de la mer, croyant que, peut être, le fanal éteint, il s'est égaré, elle le voit au bas de sa demeure tout déchiré par les rocs. A cet aspect, elle arrache le voile délicat qui couvre son sein et se précipite du haut de la tour.

Ainsi mourut Héro sur le corps de son amant et le trépas même ne put les séparer.



POÈME DE MAROT



MAROT AUX LECTEURS

A peine estoit la presente histoire hors de mes mains (lecteurs débonnaires) que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est asçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompuz et le sens si desciré, que vous eussiez dict que c'estoit la dicte brebiz eschappée d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poictiers, trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont faict autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs ainsi

accoustré, je vous laisse à penser de quel cueur je donnay au diable monsieur le babouin de parisien, car à la vérité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduire. Ce que voyant, en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main ; ce qu'il a faict, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'autheur, lequel vous prie (pour vostre contentement et le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceulx-cy. Dieu tout-puissant soit toujours vostre garde. De Lyon ce 20e jour d'octobre 1541.



HÉRO ET LÉANDER

Muse, dy moy le flambeau qu'on feit luyre
Pour les amours secretes mieulx conduire
Dy moy l'amant qui, nouant en la mer
Alloit de nuict les nopces consommer
Et le nocturne embrassement receu
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu

Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, et la grand tour de Seste.
Là où Hero par amour tant osa,
Que Leander de nuict elle espousa.
J'oy Leander desja nouer, ce semble,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble :
Flambeau luysant annonçant la nouvelle
De seure amour, et qui d'Hero la helle
Toute la nuict la feste décora,
Quand le doulx fruict des nopces savoura
Flambeau d'amour, le signal mis exprès,
Que Juppiter devoit planter auprès
Des astres clers, pour le hault bénéfice
D'avoir si bien de nuict faict son office,
Et le nommer l'estoille bien heureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse :
Car il servit Amour en ses negoces :
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla et vint par les undes souvent,
Ains que le fort et trop malheureux vent
Se fut esmeu. Vien donc, ma Muse, affin

De me chanter le tout jusqu'à la fin,
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaingnit le flambeau et Léandre.
  Seste jadis fut ville frequentée :
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée,
Et entre deux flotoit l'eau de la mer
En ces deux lieux Cupido, dieu d'aymer,
Tira de l'arc une mesme sagette,
Rendant d'un coup à ses flammes subjecte
Une pucelle et un adolescent
Nommé Léandre, agréable entre cent,
Et l'autre Hero, pucelle desja meure.
Elle faisoit en Seste sa demeure,
Luy en Abyde, et furent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luysans,
Pareilz entre eulx. Je te supply, lecteur,
Quand par la mer seras navigateur,
Fais moy ce bien (si passes là autour)
De t'enquerir d'une certaine tour
Là où Hero (un temps fut) demouroit,
Et des creneaulx à Léandre esclairoit

De demander mesmement te souvienne
La mer bruyant' d'Abyde l'ancienne,
Qui en son bruyt plainct encores bien fort
De Léander et l'amour et la mort.
  Mais dont advint que Léander, estant
En la cité Abydaine habitant,
Fut amoureux d'Hero, jeune pucelle,
Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?
  Hero, jadis, pleine de bonne grace,
Née de riche et de gentille race,
Estoit nonnain à Venus dediée,
Et se tenoit, vierge et non mariée,
En une tour dessus la mer assise,
Où, ses parens, bien jeune, l'avoient mise.
C'estoit, de vray, une Venus seconde,
Mais si honteuse et chaste, que le monde
Luy desplaisoit, et tant s'en absenta,
Qu onc l'assemblée aux femmes ne hanta.
Et davantage, aux lieux jamais n'alloit
Où la jeunesse amoureuse balloit,
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,

Les femmes sont vouluntiers envieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Veuz et offrande à Venus la déesse.
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupido, pour le pacifier,
Non moins craingnant sa trousse trop amere
Que le brandon de sa celeste mere ;
Mais pour cela ne sceut finablement
Les traictz à feu eviter nullement.
Or estoient jà les moys et jours venus
Que Sestiens celebroient de Venus
La grande feste, et du bel Adonis.
Là vindrent lors les peuples infinis
Qui habitoient les petites et grandes
Isles d'autour : tous y vindrent par bandes.
Du fons de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Hemonie.
Femme du monde en toute Cytherée
N'est en faubourg ne cité demourée ;
N'y eut danseur n'y autre demourant
Dessus Lyban, le mont bien odorant.

En evitant des femmes les rancunes,
Car pour raison des beautez gracieuses
Ne Phrygien (tant aymast le sejour)
Qui ne courust veoir la feste ce jour:
Tous ceulx d'Abyde, aux Sestiens voisine,
Tous jouvenceaux qu'Amour tient en saisine
Y sont venuz; car voluntiers ilz vont
Là où l'on dit que les festes se font,
Plus pour y veoir des dames les beautez
Que pour offrir leurs dons sur les autelz
  Dedans le temple où se faisoit la feste
Hero marchoit en gravité honneste,
Rendant partout de sa face amyable
Une splendeur à tous yeulx agréable
Telle blancheur au visage elle avoit
Que Cynthia, quand lever on la voit;
Car sur le hault des joues paroissoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient
Comme le fond d'une rose nayfve,
Meslé de blanche et rouge couleur vive.
Vous eussiez dict ce corps tant bien formé

Sembler un champ de roses tout semé,
Car par dessus sa blancheur non pareille
La vierge estoit de membres si vermeille,
Qu'en cheminant ses habitz blancz et longs
Monstroient par foys deux roses aux tallons.
D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre, et toutes differentes.
Vray est qu'en tous trois Graces nous sont painc-
Des anciens : mais ce ne sont que fainctes, [tes
Veu que d'Hero un chascun œil friant
Multiplioit cent graces en riant,
Si que Venus (si trop ne me deçoy)
Avoit trouvé nonnain digne de soy.
Ainsi passant de beauté toutes celles
Qu'on estimoit en son temps les plus belles,
L'humble novice à Venus bien decente
Apparaissoit une Venus recente ;
Dont il advint, quand ainsi se monstra,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaulx entra.
Et n'en fut un qui n'eust en son courage
Desir d'avoir Hero par mariage.

Chascun l'admire et chascun la contemple,
Si qu'en allant çà et là par le temple,
L'œil et le cueur de tous ceulx qui la veirent
(Où qu'elle allast) tout le jour la suyvirent.
Et un jeune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla :
« J'ay plusieurs foys veu Sparte la cité,
Lacedemone ay par tout visité,
Là où on oyt, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chascun jour main debat :
Mais telle fille encores n'ay je veue,
Qui soit de grace et beauté si pourveue.
Peult estre aussi que Venus en ces places
A faict venir quelc'une des trois Graces.
Certes, lassé de regarder je suis,
Mais de la veoir saouler je ne me puis.
Content serois d'estre en terre bouté
Après avoir au lict d'Hero monté :
Et dieu du ciel estre ne vouldrois mye,
L'ayant chez moy pour espouse et amye.
Helas ! Venus, si c'est chose odieuse

Que de toucher à ta religieuse,
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage une qui luy ressemble. »
  Ainsi disoient maintz gracieux et doulx
Jeunes amans. Mais un autre sur tous,
Taisant son mal, hors du sens se jectoit
Pour la beauté qui en la vierge estoit.
O Leander, qui tant souffris, si est ce
Qu'aprés avoir veu la demy deesse
Tu ne voulois soubz l'aguillon d'aymer
Couvertement ta vie consommer,
Ainçoys, estant à l'improviste attainct
Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct
Tu n'eusses eu de vivre patience
Sans de la belle avoir experience.
  Aux raiz des yeulx creut le brandon plus [fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le povre cueur paisible.
  Aussi beauté excellente bien née
En femme honneste et non contaminée

Aux hommes est plus aigüe et perçante
Que traict volant tiré de main puissante :
L'œil est la voye, et quand frappé se sent,
La playe coule, et doict au cueur descend.
Si devint lors l'amant dont je vous compte
Ravy, tremblant, tout honteux et sans honte ;
Du cueur trembla : honte le tenoit pris.
Ravy estoit en beauté de tel prix ;
Finablement, amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.
  Par amour donc de soymesmes cherchant
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, et print l'audace après
De costoyer la vierge d'assez près ;
Puis de travers tourne de bonne grace
Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace.
Et l'induisant par signes sans mot dire
A desirer la chose qu'il desire.
  Incontinent qu'elle se veit aymée,
Bien ayse fut, se sentant estimée,
Et plusieurs foys tout bellement baissa

Sa belle face, et puis la redressa,
Guignant de l'œil Léander doulcement[1],
Qui en son cueur fut ayse grandement
De ce qu'Hero son amour entendit.
Et l'entendant point ne se deffendit.
Donques tandis que son heure opportune
Il espyoit pour suivre sa fortune,
Le clair soleil vers Occident tiroit,
Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on veit de l'autre part,
Qui jà du jour tesmoignoit le depart,
Parquoy, voyant le jouvenceau Léandre
De toutes parts les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant ; et elle sans mot dire
Comme en courroux sa main blanche retire.
Dès qu'il sentit aux gestes la pensée

1. Édition de 1541 :
Suivant de l'œil Léander doulcement.

D Hero en branle, et demy eslancée.
De la tirer print très bien l'aventure
Par l'un des plis de sa riche vesture,
La destournant, et la menant adonc
A l'un des boutz du temple grand et long :
Et elle alloit après luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas :
Puis de propos femenins l'a tencé,
Disant ainsi : « Estes vous insensé,
Mon gentilhomme ? Entreprenez vous bien
D'ainsi tirer une fille de bien ?
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :
Allez ailleurs, et ma robe laissez,
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage
L'ire et fureur de mon grand parentage.
Prier d'amour est chose deffendue
Nonnain qui s'est vierge à Venus rendue.
Et n'est loysible inventer achoison
D'aller au lict de fille de maison. »
Telle parolle aux filles convenable
Tenoit Hero à l'amant bien aymable.

Et quand Léandre eut de la vierge ouy
Le doulx courroux, il fut tout resjouy,
Sentant en elle (à cette occasion)
Les signes vrays de persuasion :
Car lors que femme à un amant conteste,
Son contester signe d'amour atteste.
  Doncques, après qu'il eut de grand'ardeur
Baisé son col blanc et de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aguillonne et poinct
Le faict parler à sa dame en ce poinct :
« Chere Venus après Venus la gente,
Noble Pallas, après Pallas prudente,
Je parle ainsi, car trop grandement erre
Qui t'accompare aux femmes de la terre,
Veu que tu es, a bien te visiter,
Toute semblable aux filles Juppiter ;
Bienheureux est celluy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta.
Si te supply, enten à mes clamours,
Et pren pitié des contrainctes d'amours
Tu te dis fille à Venus consacrée :

Fais donc cela qui à Venus agrée ;
Vien, vien, m'amye, et d'une amour égale
Entrons tous deux en sa loy conjugale :
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice.
D'administrer à Venus sacrifice :
Venus ne prend aux pucelles plaisir ;
Ses vraiz statuz (si tu as le désir
De les sçavoir) et ses mysteres dignes
Ce sont anneaulx, nopces, lictz et courtines.
Puis qu'aymes donc Venus doulce et traictable
Ayme la loy d'amour tant delectable,
Et me reçoy, en laissant tous ces vœux,
Pour humble serf, ou mary, si tu veulx
Serf que pour toy Cupido a vené,
A coups de traict poursuivy et mené,
Usant, hélas ! en moy de tel effort
Que feit Mercure en Hercules le fort,
Quand le mena soubz sa verge dorée
Servir la nymphe en Lydie honorée.
Las ! quant à moi, Venus au beau corsage
M'a rendu tien, non Mercure le sage.

O noble vierge, il ne faut qu'on te die
D'Athalanta, la belle d'Arcadie :
Tu sçais comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer tousjours vierge obstinée :
Mais au moyen de Venus indignée
Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'au paravant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant, m'amye, aux choses que j'ay dictes
Te fault ranger, que Venus tu n'irrites. »
Ainsi l'amant persuadoit de bouche
La belle Hero, encor toute farouche,
Si que les motz tant doulx qu'ouys elle a
Feirent son cueur vaciller çà et là.
La vierge adonc, muette devenue,
Sa veue en terre a longuement tenue,
Cachant sa face, en laquelle luy monte
Ce sang vermeil tesmoingnage de honte.
Puis cheminant pensive se monstroit,
Et sans besoing bien souvent accoustroit
Ses vestemens, tous signes en partie

D'une pucelle à aymer convertie
Et silence est la promesse accordée
De toute fille ainsi persuadée.
  Or sentoit jà ceste cy les secousses
Et aiguillons des amours aigresdoulces,
Pource qu'en cueur si noble et de hault prix
Facilement le doulx feu s'estoit pris ;
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doulx Léandre et de sa grand' beauté.
  Donc, ce pendant qu'en la terre ses yeulx
Elle eust fichez, Léander, curieux
Et plein d'amour, de veoir n'estoit lassé
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé,
Lequel pourtant finablement leva,
Puis, rougissant, ainsi dire elle va :
  « Je ne croy pas, Seigneur, que le pouvoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
Par tes devis. Qui t'a faict si sçavant
A mettre motz deceptifs en avant,
O povre moy ! et qui t'a incité
De venir veoir mon pays et cité ?

Si est ce en vain que m'as propos tenu :
Car, veu que errant tu es et incongnu,
Et qu'en toy n'a seureté de fiance[1],
Comment peulx tu avoir mon alliance ?
Nous ne povons (pour bien te l'exposer)
Publicquement tous deux nous espouser,
Pource que j'ay mes parens au contraire ;
Et quand vouldrois par deça te retraire
En te faingnant personne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive,
Car en tout temps les langues sont amyes
De faulx rapportz et toutes infamyes ;
Et ce que faire en secret on pretend,
En plein marché Malebouche l'entend.
Ce neantmoins, je te pry que je sache
D'où tu es né, et ton nom ne me cache ;
Si quiers le mien, ne te diray de non[2] :
Sçache de vray qu'Hero est mon droict nom,

1. Édition de 1541 : *seureté ne fiance.*
2. Même édition : *je ne te dirai non.*

Et ma maison une tour haulte et droicte,
Là où j'habite, en menant vie estroicte,
Sans entretien de personne vivante,
Fors seulement d'une simple servante.
Ceste grand'tour devant Seste a son estre
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre
Me sont les flots de la mer apparens ;
Tel fut l'advis de mes rudes parens.
Autres voysins autour de moy ne hantent,
Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent[1] ;
Mais sans cesser, et de jour et de nuict,
La mer venteuse à l'oreille me bruict. »
Adonc Hero, honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,
Et en couvrit sa face illustre et claire,
Pensant en soy : « Hero que veulx tu faire ? »
De l'autre part, Léander, d'une extreme
Desir qu'il a, consulte avec soymesme

1. Édition de 1541 :
Et jeunes gens n'y dansent et n'y chantent.

Comme il pourra devenir si heureux
De parvenir au combat amoureux.
Certes, Amour, variable en conseil,
Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil [1] :
Et luy, par qui sommes tous surmontez [2]
Conseille ceulx qu'il a priz et domptez :
Ainsi feit il, ainsi donna secours
A Léander, qui après tout discours
Triste, et faisant d'un vray amant l'office,
Va dire un mot plein de grand artifice :
« Vierge (dit-il), tant peu craintif seray
Que l'aspre mer pour toy je passeray,
Fust ce un endroict d'innavigable gouffre,
Voyre fust l'eau bouillante en feu et souffre :
Je ne crains point la mer desesperée,
S'il fault aller en ta chambre parée,
Et si n'auray frayeur en escoutant

1. Édition de 1541 : *puis donne l'appareil.*
2. Même édition :
Et lui par qui nous sommes surmontez.

L'horrible bruit de la grand'mer flottant.
Ains tous les soirs, mouillé, sans paour ne honte
Nageray nud en la mer Hellesponte :
Car il y a distance assez petite
De la cité Abydaine où j'habite
Jusques chez toy ; fais moy sans plus ce tour
De me monstrer sur le hault de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Devers la nuict, afin qu'en le voyant
Je sois d'amour le navire sans voile,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoille ;
Aussi affin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ny Orion cruel et pluvieux,
Ne le train sec du chariot des cieulx,
Qui de venir me pourroit bien garder
A ce doulx port où je veulx aborder.
Mais par sus tout (helas ! ma chere dame)
Si tu ne veulx qu'acoup je perde l'ame,
Pren garde aux ventz ; vueilles avoir le soing
Que, trop esmeuz, n'estaingnent au besoing

Le clair flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçavoir as envie
Quel est mon nom, Léander je m'appelle.
Mary d'Hero, la gracieuse belle. »
  Ainsi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage, entre eulx clos et secret,
Et de garder tout l'ordre taciturne
Servant au faict de l'amytié nocturne,
Dont le flambeau seroit seul tesmoingnage.
En promectant tout d'un mesme courage,
Elle, de faire esclairer le brandon ;
Luy, de se mectre en l'eau à l'abandon.
  Puis confirmans la nuict des espousailles
Par un baiser donné en fiansailles,
Force leur fut (à regret et envis)
Se separer et rompre leurs devis.
Si s'en alla Hero en sa tour haulte,
Et Léander (affin que par sa faulte
Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Merquoit de l'œil le chemin de la tour,
Et naviguoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous quantesfoys ce pendant
Ont désiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'amoureux exercice
Or avoit ja la nuict d'eulx attendue
La robe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tous dormans.
Fors Léander, le plus beau des amans,
Qui sus le bord de la mer pour nager
Attend pied coy le luysant messager
De ses amours, et guette de ce pas
Le luminaire et jeu de son trespas.
Lequel luy doibt de loing monstrer par signes
Le droict chemin des nopces clandestines.
Si tost qu'Hero veit que la nuict umbreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse.
Songneusement comme elle avoit promis
A le flambeau en evidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé
Que Léander ne fus tout enflammé
Du feu d'amour, si que son cueur ravy
Et le flambeau s'allumoient à l'envy

HÉRO ET LÉANDRE

Bien est il vray qu'oyant les sons horribles
Que font en mer ces grands undes terribles,
Il eut en soy frayeur de prime face ;
Mais, peu à peu prenant cueur et audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :
« Amour est dur, la mer cruelle aussi :
Un bien y a : ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
Sus donc, mon cueur : prens le feu de ta part,
Et ne crains l'eau qui en la mer s'espart ;
A ce coup fault qu'en amour me secondes.
Dequoy crains tu les vagues et les undes ?
O cueur d'amant, n'as tu point congnoissance
Que Venus print des undes sa naissance,
Et qu'elle a force et domination
Dessus la mer, et sur l'affection
Qui nous conduict ? » Mis à fin ce propos,
Il despouilla ses membres bien dispos,
Et des deux mains ses habitz desliez
Autour du col a serrez et liez ;
Puis, s'esloingnant du bort un peu en ça,

D'un sault de course en la mer se lança
Tirant tousjours vers la clere lanterne,
Et tellement en la mer se gouverne,
Que luy tout seul navigant vers sa dame
Estoit sa nef, son passeur et sa rame.
  Hero, tandis, qui des creneaulx esclaires,
De son manteau couvroit la lampe claire
Quand s'eslevoit quelque nuysible vent,
Et la garda d'estaindre bien souvent,
Jusques à tant que Léander passé
Au port de Seste arriva tout lassé,
Et que la vierge en sa tour [1] haulte et forte
Le feit monter ; mais sachez qu'à la porte
Elle embrassa, d'amour et d'aise pleine,
Son cher espoux quasi tout hors d'haleine,
Ayant encor ses blancz cheveulx mouillez [2]
Tous degoutans, et d'escume souillez.

1. Édition de 1541 : *Adonc la vierge en sa tour.*
2. Édition de 1541 :
Ayant encor ses blondz cheveulx mouillez.

Lors le mena dedans son cabinet,
Et quand son corps eust essuyé bien net,
D'huille rosat bien odorant l'oingnit,
Et de la mer la senteur estaingnit.
En un lict hault adonques il se couche,
Et elle auprès, qui sa vermeille bouche
Ouvrit, ainsi parlant à son espoux,
Auquel encor bien fort battoit le poulx :
Amy, tu as beaucoup de travail pris,
Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris :
« Amy, tu as de travail pris beaucoup :
Assez te dois contenter pour un coup
De l'eau sallée et de l'odeur maulvaise
De la marine : or te metz à ton aise,
Et en mon sein (cher amy qui tant vaulx)
Ensevely tes labeurs et travaulx[1]. »
Léandre adonc la ceincture impollue

1. Édition de 1541 :
Et les travaulx et labeurs maritins
Boute les tous entre ces deux tetins.

Qu'elle portoit soudain luy a tollue
D'autour du corps, et entrerent tous nuds
Aux sainctes loix de la doulce Venus.
  Helas, c'estoient des nopces, mais sans danses
C'estoit un lict, mais lict sans accordances
D hymnes chantez : nul poëte on n'y veit
Qui du sacré mariage escrivist ;
Cierge beneit aucun n'y fut posé
Pour illustrer le lict de l'espousé ;
Là menestriers ne sonnerent aulbades ;
Là balladins ne jecterent gambades ;
Chantz nuptiaulx point n'y furent chantez
Par les amys et les deux parentez,
Ainçoys à l'heure à coucher disposée
Silence feit le lict de l'espousée,
Et l'ornement et principale cure
De ceste feste estoit la nuict obscure,
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
Ne veit jamais couché dedans ce lict
Le marié : car sans jour et sans guyde
Tous les matins repassoit vers Abyde,

Insatiable et plein d'ardant desir
De retourner au nocturne plaisir.
  Quant à Hero, pour si seurement faire
Que ses parens ne congneussent l'affaire,
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit,
Et de jour vierge et de nuict femme estoit.
  O quantesfoys le beau jour evident
Ont souhaitté descendre en Occident!
  Ainsi leur grande amytié conduysoient
Et en plaisir secret se deduysoient;
Mais peu vescu ont en ceste maniere,
Et peu jouy de l'amour mariniere;
Car dès que vint le bruyneux yver,
Voycy les vents tous esmeuz arriver,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile, et battoient jusqu'au fons,
Faisans mouvoir d'orage horriblement
Toute la mer çà et là, tellement
Que les nochers, fuyant les eaux irées,
Avoient aux portz leurs voiles retirées.
  Mais le fort vent ne l'yver ne l'orage

HÉRO ET LÉANDRE

N espoventa jamais ton fort courage,
O Leander! ains la lampe allumée
Dessus la tour à l'heure accoustumée
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulse et la maligne.
  Helas! Hero, de bon sens despourveue,
Devoit l'yver se passer de la veue
De son amy, sans plus faire reluyre
Le brandon prest à ses plaisirs destruire;
Mais Destinée à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine
Meit sur la tour le flambeau sans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d Atropos.
  Or estoit nuict : quand les vents vehemens,
Par merveilleux et divers souflemens
Poulsans l'un l'autre, en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le rivage, à celle mauvaise heure
Le povre amant, que faulx espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes et grosses

Vagues de mer. Jà les undes ensemble
S'entrebatoient ; l'eau sallée s'assemble
Tout en un mont : les flotz sont jusqu'aux cieulx
La terre esmeue est des ventz en tous lieux
Par leur combat ; car Boreas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre,
Si que l'orage en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.
  Leandre alors, qui maulx intolerables
Avoit souffert des undes implacables,
Prioit Venus de lui estre opportune,
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de dire à Boreas :
« O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Entens à moy. » Mais nul dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinée,
Et n'a l'Amour sceu vaincre destinée :
Car, tout rompu de ceste impestueuse
Emotion de la mer fluctueuse,
Aux jambes eust les puissances debiles,

Ses bras mouvans devindrent immobiles,
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
Finablement, le vent par sa rudesse
Estaindre vint la lanterne traistresse.
Avec la vie et l'ardante amytié
De Leander, digne de grand'pitié.
Tandis Hero avoit ses beaulx yeulx vers
Tousjours au guet, vigilans et ouvers,
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,
La miserable, en sa face levant,
Va veoir du jour la claire estoile Aurore.
Et ne veoit point son cher espoux encore.
Parquoy, estant jà estainct le flambeau,
Deçà, delà, jecta son œil tant beau
Sur le grand doz de la mer, pour sçavoir
Si son amy navigant pourra veoir :
Mais las ! si tost qu'elle eust jecté sa veue
Encontrebas, la povre despourveue
Va veoir au pied de la tour, desciré
Contre les rocs, son amy desiré,

Dont par fureur rompit son vestement
Autour du sein, puis tout subitement
Jectant un cry de personne insensée,
Du hault en bas de la tour s'est lancée.
Ainsi Hero mourut le cueur marry
D'avoir veu mort Leander son mary[1] :
Et après mort, qui amans desassemble,
Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

1. Dans quelques editions :
D'avoir veu mort Leander son amy.



NOTICE

BIBLIOGRAPHIQUE

ÉDITIONS PARTICULIÈRES DU POÈME DE MUSÉE

Il y a quelques doutes sur la date exacte de la première édition de Musée. Albert Fabricius, dans sa Bibliothèque grecque, livre Ier, chapitre XVI, prétend qu'elle parut en 1486. Son dire se fonde sur la mention suivante que l'on trouve dans le Catalogue de la Bibliothèque de Pierre France :

Homeri Batrachomyomachia, græce. Venetiis, 1486; item variorum excerpta Sententiæ et Musæi Poemation, græce, litteris quadratis.

Mais il est à présumer que ce poème de Musée, publié à une date postérieure, aura été joint au volume après coup.

Deux autres vieilles éditions sans date, l'une in-4° chez Alde à Venise, grecque et latine, l'autre imprimée à Florence vers 1495 en lettres majuscules et qui paraît être l'une des cinq données par Jean Lascaris chez Veneziano, se disputeraient aussi la priorité. Il est trop difficile, à cette distance, de trancher la question d'une manière certaine; mieux vaut donc établir la liste dans l'ordre chronologique probable et préciser, quand il y aura lieu, le mérite des plus importantes. C'est ce que nous allons essayer de faire en séparant celles qui ne contiennent que le poème des recueils où il est mêlé à d'autres productions.

Musæi Opusculum de Herone et Leandro, quod et in latinam linguam ad verbum translatum est. Venetiis, Aldus, petit in-4° grec et latin.

La traduction latine est de Marcus Musurus, à qui l'on doit deux épigrammes sur Musée. En général, on regarde cette édition, qui est fort rare, comme la première de ce petit poème et en même temps comme le premier ouvrage sorti des presses du

célèbre Alde Manuce. Elle aurait été mise au jour vers 1484. C'est une plaquette de 22 feuillets, dont 10 pour le grec, à 20 vers par page. Vendue 500 fr. et même 620 francs par Thompson, reliée en maroquin vert. Un exemplaire a été adjugé pour 200 fr. à la vente Boutourlin.

Musæi antiquissimi poetæ de Leandri et Herus Amoribus. In ædibus Egidii Gourmontii. Paris, sans date, vers 1507, in-4°.

Cet opuscule de 8 feuillets ne donne que le texte et doit être, d'après Renouard, le premier essai grec de Gourmont. Vaut de 50 à 60 francs.

Musæi Opusculum de Herone et Leandro (græce), Compluti, sans date, vers 1514, in-4° de 8 feuillets.

Edition d'une rareté excessive, qui est peut-être le début de la typographie grecque en Espagne et qui a été imprimée à Alcala de Henarès, la patrie de Cervantes, où se trouvait une université fondée par le cardinal de Ximenès. Un exemplaire a été vendu 500 francs.

Musæi antiquissimi poetæ de Leandri et Herus Amoribus (græce). Impressum Coloniæ, apud Eucharium Cervicornu, anno 1517, mensis Junii, die decima septima, petit in-4° de 8 feuillets comme le

précédent. Il est tout aussi rare, quoique moins précieux.

Musæi de insano Herus et Leandri Amore, poematium (græce). Idem latine paraphraste. Guil. de Mara. Coloniæ, apud Joan. Soterum, 1526, *in-8°*. On y a joint le texte grec du Jugement des Dieux de Lucien. Vaut de 5 à 6 francs.

Opusculum de Herone et Leandro. Sententiæ monostichæ ex variis poetis (græce). Parisiis, apud Christ. Wechel, 1538. Petit in-8° de 24 feuillets, et que l'on trouve ordinairement réuni aux deux opuscules suivants donnés la même année par cet imprimeur.

Musæi Opusculum de Herone et Leandro (latine), petit in-8° *et Musæi Opusculum de Amoribus Leandri et Herus. Guil. de Mara paraphraste. Johannis Vatelli Camiliensis commentariis enarratum*, également in-8°.

Deux grossières vignettes gothiques sont intercalées aux pages 12 et 13 du premier de ces opuscules et reproduites aux pages 2 et 3 du second. Elles représentent, l'une Hero éclairant du haut de sa tour Léandre qui nage vers elle ; l'autre le moment où elle se précipite sur le cadavre de son amant.

Il y a encore une édition de Paris, 1546, indiquée dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, livre Ier, chapitre XVI, que nous n'avons pu retrouver.

Musæi, vetustissimi venustissimique poetæ græci Erotopægnion Herus et Leandri græce et latine cum versione latina prorsa-vorsa, cui accesserunt alia ejusdem argumenti poematia, quæ singula collegit et commentario libro illustravit Daniel Pareus, Philippi filius, Davidis nepos, Francofurti impensis Guil. Fitzeri, 1627, *in*-4°. Avec une jolie vignette de Th. de Bry au frontispice, figurant un homme et une femme qui se serrent la main sous l'eau d'une aiguière et pour devise : *Manus manum lavat.*

Outre le poème de Musée, ce volume contient les deux héroïdes d'Ovide ainsi que le *Leandre et Ero* de Clement Marot, qui est criblé de fautes d'impression. Il renferme encore l'ennuyeux poème latin de G. Barthius, *Leandridos libri III, etc.*

L'édition étant peu commune et offrant pour la première fois les traductions ou imitations du poème qui avaient paru jusqu'alors et, de plus, un ample commentaire, se vend de 12 à 15 francs, bien qu'elle soit peu agréable à lire.

HÉRO ET LÉANDRE

Musæus, or the Loves of Hero and Leander. With annotations upon the original. By sir Robert Stapylton. London, 1647, *in*-12, *avec un frontispice de Marshall.*

The Loves of Hero and Leander, a mock-poem, with choice pieces of Drollery. London, 1651, *in*-12.

Lusus amatorius, sive Musæi poema de Herone et Leandro, græce in latinam linguam translatum, authore Carolo Blacke. London, 1694, *in*-4°.

De Herone et Leandro poema (grec et latin) recensuit, notis variorum et suis indicibusque instruxit, ac de Musæo dissertationem præmisit, J. Henr. Kromayerus. Halæ-Magd. (*Halle*), 1731, *petit in*-8°.

Le texte, qui est celui de H. Estienne, a été amélioré sur quelques points : il est suivi d'un choix judicieux de notes empruntées aux précédents commentateurs.

Musæi Grammatici de Herone et Leandro carmen cum scholiis græcis ex recensione Matth. Rœver. Lugduni Batavorum (*Leyde*), *Th. Haak*, 1737, *in*-8°.

Le frontispice, dessiné et gravé par Bleysdyk, nous montre Hero s'élançant du haut de la tour

sur le cadavre de Leandre, que les flots poussent vers le rivage ; une femme la regarde avec terreur. A la fin du volume se trouvent les traductions en vers latins d'Andrée Papins, de Florent Chrétien et David Whitford. Il y a quelques exemplaires en fort papier de Hollande et deux sur velin, dont un s'est vendu 200 florins.

Idem opus (grec et latin) cum conjecturis ineditis P. Francii, ex recensione Joh. Schraderi qui variantes lectiones, notas et animadversionum librum adjecit. Leovardiae (Louvain), Van Desselt, 1742. in-8°. Vaut de 8 à 10 francs. Un exemplaire maroquin rouge a atteint 26 francs à la vente Caillard.

Idem opus (grec, latin et italien), ab Ant. Mar. Salvinio italicis versibus, nunc primum editis, redditum, ex recensione Aug. Mar. Bandinii. Florentiae typis caesareis. 1765, in-8° de 108 pages avec 3 grossières vignettes.

Idem opus (graece) ad optimas editiones, cum lectionibus variis selectisque emendationibus ac metaphrasi Dav. Whitfordi, accurate recensum. Magdebourg, 1775, in-8°. La preface, due à J. Ben Carpzov, est assez curieuse.

Idem opus (grec et latin), cum notis Jacobi Bon-

delli. Parisiis, apud Ludov. Billaine, 1778. Plaquette de 44 pages sans rien de remarquable.

Idem, opus (græce) recognovit et adnotationibus instruxit C. F. Heinrich. Hanoveræ, 1793, *in-8°*. Ne vaut guère mieux que la précédente.

Il en est de même de celle qui a été publiée par Teucher à Halle, en 1801.

Idem opus, cum conjecturis ineditis P. Francii e recensione J. Schraderi, qui variantes lectiones, notas, etc. God. Henr. Schæfer. Lipsiæ, Hartmann, 1825, *in-8°, de* 8 à 10 *francs*. C'est une reimpression corrigée de celle de 1742 et qui se termine par des mélanges écrits en latin sur les auteurs grecs par Jean Schrader.

Idem opus (græce) recensuit Carolus Dilthey. Bonnæ, Max. Cohen et fils, 1874. Assez bonne édition enrichie de variantes et d'un *Index verborum*.

RECUEILS DANS LESQUELS CE POÈME
A ÉTÉ INSÉRÉ

Le poème de Musée a naturellement trouvé place dans toutes les collections un peu complètes des poètes grecs. Ainsi nous le voyons figurer dans les *Poetæ minores* édités à Cambridge par Winterton, dans les *Poetæ græci*, un in-folio donné par Henri Estienne en 1566 et dont le prix augmente tous les jours, enfin dans une autre collection des *Poètes grecs* publiée à Genève en 1606. On n'exige pas que nous donnions ici la nomenclature de tous ces recueils ; il nous suffira d'en signaler quelques-uns des plus importants.

Gnomæ monosticha, sive Sententiæ ex diversis poetis, secundum ordinem alphabeti ; accedit Musæi poematium de Herone et Leandro, cura J. Lascaris

(*græce*). Petit in-4° fort rare, imprimé en lettres capitales, sans indication de lieu ni date, mais probablement à Florence vers la fin du XV° siècle. Réuni au Callimaque en lettres capitales, il a été vendu 720 francs. Seul il a atteint 420 à la vente d'Ourches et 180 seulement à la vente Boutourlin.

Musæi Opusculum de Herone et Leandro. Orphei Argonautica; ejusdem Hymni. Orpheus. De Lapidibus. Venetiis, in ædibus Aldi et Andreæ soceri, mense novembri 1517, *in-8° de* 80 *pages*. C'est dans ce recueil, dit-on, que le poème *De Lapididus* est imprimé pour la première fois. Le poème de Musée seul y est traduit en latin. Pour le reste, il n'y a que le texte grec. Aux pages 8 et 9, on rencontre deux bois grossièrement dessinés. Cependant cet Alde, quoique assez commun d'impression, se vend encore de 15 à 20 francs.

Opusculum de Herone et Leandro (*grec et latin*). *Orphei Argonautica et Hymni. De Lapididus, etc., etc.* (*græce*). *Florentiæ, per heredes Phil. Juntæ*, 1519, *in-8° de* 104 *feuillets*. Assez rare; 20 francs vente Mac-Carthy. Le Musée n'est que la reproduction de l'Alde, 1494.

Alphabetum græcum, oratio dominica. . . . Musæus, de Hero et Leandro, græce et latine. Basleæ (Bâle), *J. Froben*, 1518, *in-4°*.

Volume rare et d'une belle exécution typographique. Les préfaces des divers ouvrages qu'il renferme, écrites par Froben, sont intéressantes.

Opera et Dies. Theognidis Sententiæ. Sibyllæ Carmina. Musæi Opusculum, etc. Florentiæ, per Bened. Juntam, 1540, *in-8°*.

Æsopi Phrygis Fabulæ (*græce et latine*) *cum aliis opusculis quorum index proxima refertur pagella Basileæ, in officina Hervagiana, per Joannem Hervagium*, 1541, *in-8°*.

La page suivante indique en effet les matières contenues dans le volume, parmi lesquelles sont *la Batrachomyomachie* d'Homère et le poème de Musée. Ce dernier commence à la page 288 pour finir à la page 311.

Bien que ce recueil n'ait rien de remarquable que deux ou trois informes vignettes, on le vend assez cher, lorsqu'il est en bon état.

En 1584, Et. Vignon publia un petit in-12 grec et latin qui contient Hésiode, Theocrite, Moschus, Musée, etc.

Musæi, Moschi et Bionis quæ exstant omnia, etc., latino carmine reddita, autore Davide Whitfordo Londini, typis Thomæ Roycrofti, 1655.

Imprimé en lettres capitales et orné de deux belles gravures de Guill. Faithorne, qui représentent, l'une la rencontre des deux amants devant l'autel de Vénus ; l'autre la catastrophe finale ; ce volume est encore recherché à cause de l'excellente version en vers latins de David Whitford. Se vend de 10 à 12 fr. Il a été reproduit en 1659.

Dans la crainte de rendre l'énumération fastidieuse en la prolongeant, nous n'indiquerons plus que les deux recueils suivants :

Hesiodi Carmina, Apollonii Argonautica, Musæi Carmen de Hero et Leandro, etc., græce et latine Cum indicibus nominum et rerum ediderunt F. S Lehrs et Fredericus Dubner, Paris, Ambroise Firmin-Didot, 1840 ; *in-8*, 15 *fr.*

Excellent volume de la Bibliothèque grecque ; le texte de Musée a été arrêté par F. Passow et amélioré au moyen de quelques corrections que M. Vornicke a proposées dans son Commentaire sur Tryphiodore.

Orphica, Procli Hymni, Musæi Carmen, etc

græce, optimorum librorum fidem accurate edita. Lipsiæ, sumptibus Ottonis Holtze, 1867, *in*-16.

Tous ceux qui s'occupent de grec apprécient ces petits volumes de Tauchnitz pour la correction du texte et surtout pour la modicité du prix, qui les rend accessibles aux bourses les plus modestes.

Ce gracieux livret, tant de fois édité, a été plus souvent encore imité ou traduit. La jolie version en vers français qu'en avait donnée Marot en 1541 suffit cependant aux amateurs pendant près de deux siècles et découragea sans doute par sa perfection ceux qui auraient été tentés de l'imiter. En 1681 seulement, parut, in-12, une version en prose des *Amours de Léandre et d'Héro*, qui est fort libre et sent plutôt la galanterie moderne que l'antiquité. L'auteur, qui ne nous est point connu, a mêlé à son travail quelques vers de Boileau.

Depuis ce moment, et surtout à partir de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ç'a été comme un concours ouvert, un thème sur lequel chacun a voulu essayer son talent, soit en vers, soit en prose. La facilité des mœurs et l'amour du plaisir aidant à la vulgarisation, ce qui n'avait été jusque-là que le régal de quelques érudits est devenu un mets

commun, presque banal à force d'avoir été servi. Voltaire ouvre la marche avec un quatrain imité de l'Anthologie :

> Léandre, conduit par l'Amour,
> En nageant disait à l'orage
> Laissez-moi gagner le rivage,
> Ne me noyez qu'à mon retour.

J.-J. Rousseau tire à son tour de la légende amoureuse une allusion qui tourne au madrigal : « Émile loge à deux grandes lieues de Sophie ; cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeaient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimerait à son aise, il l'aimerait en Parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, si la mer ne l'eût séparé d'elle ? »

On en fit même un opéra.

Léandre et Héro, tragédie lyrique, musique de Brassac, en cinq actes et un prologue, le tout en vers libres par Le Franc de Pompignan. Paris, Vᵉ Delormel et fils[1], 1750, in-4°.

1 Reproduit au tome III des Œuvres complètes. Paris, Nyon l'aîné, 1784, in-8.

HÉRO ET LÉANDRE

Trouvant sans doute que les personnages tels que l'histoire poétique les fournit étaient de trop petites gens, le marquis auteur a voulu les anoblir. Léandre s'est transformé entre ses mains en prince d'Abyde, ayant pour rival Athamas, roi de Sestos, qu'il veut détrôner et mettre à mort. Les deux adversaires en viennent à un combat naval dans lequel le vaisseau monté par Léandre, frappé de la foudre, s'embrase et s'abîme dans les flots. On voit cela d'ici. Voulez-vous un échantillon du dialogue ? il est à la hauteur de ces aristocratiques lubies.

HÉRO

Le ciel peut-être un jour changera nos destins
Qu'un si doux espoir nous soutienne.
Je sers une déesse.

LÉANDRE.

Et vous êtes la mienne

N'eût-il commis que cette pièce, Pompignan mériterait déjà les brocards dont Voltaire l'a lardé.

Au siècle précédent, une tragédie de *Léandre et Héro*, par Gabr. Gilbert, avait été représentée le 15

août 1667 avec l'*Infante Salicoque*. Elle n'a pas été imprimée.

Le poème de *Phrosine et Mélidore* par Gentil-Bernard n'est qu'une maladroite contrefaçon de celui de Musée. Il est impossible aujourd'hui de lire sans bâiller vingt vers de cette œuvre si vantée à son apparition. Rien ne montre mieux à quelles aberrations le goût public peut se porter et combien ce monde élégant était prosaïque au fond, malgré ses prétentions contraires.

Une demoiselle de Louvencourt fit tenir le sujet dans une cantate mise en musique par Clerambault, que l'on peut citer encore, car elle est assez courte et tout le drame s'y trouve en raccourci.

Loin de la jeune Héro le fidèle Léandre
    Formait d'inutiles désirs.
« Cher objet, disait-il, de mes ardents soupirs,
A quel bonheur sans vous puis-je jamais prétendre ?
  Quoi ! vainement vous partagez mes feux !
    La mer inhumaine et barbare
Oppose un fier obstacle au plus doux de mes vœux
  Peux-tu souffrir, Amour, qu'elle sépare
    Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?
Non, c'est trop soutenir les tourments de l'absence,
    N'écoutons plus que mon amour !

Et toi, Vénus, j'implore ta puissance,
Trahirais-tu mon espérance
Sur les flots dont tu tiens le jour ? »
A ces mots, du rivage il s'élance sans crainte,
Le silence et la nuit lui prêtent leur secours,
Et l'amoureuse ardeur dont son âme est atteinte
Lui cache le péril qui menace ses jours.
Dieux des mers, suspendez l'inconstance de l'onde,
Calmez les vents impétueux
L'amour expose à vos flots dangereux
Le plus fidèle amant du monde
Volez, volez, tendres zéphyrs ;
Conduisez cet amant fidèle
Où mille fois, touchés de sa peine cruelle,
Vous avez porté ses soupirs
Cependant sur les flots cet amant généreux
Trouvait un facile passage.
Le ciel semblait favoriser ses vœux,
Il aperçoit déjà le fortuné rivage,
Quand tout à coup Borée, en sortant d'esclavage,
Change un calme si doux en un orage affreux
Tous les vents déchaînés se déclarent la guerre,
La foudre éclate dans les cieux,
Et la mer irritée au-dessus du tonnerre
Porte ses flots audacieux.
Dans ce péril pressant, Léandre, qui se trouble,
Ne saurait échapper au trépas qui le suit
L'obscurité qui se redouble
Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.

C'en est fait, il périt. Cette affreuse nouvelle
De la sensible Héro perce le triste cœur.
Elle succombe à son malheur
Et dans les mêmes flots cette amante fidèle
Finit sa vie et sa douleur

Dans ses *Lettres en vers*, Dorat prête à Héro quelques accents de vraie passion noyés dans un torrent de fadeurs :

Moi je n'ai que l'amour ; à lui je m'abandonne :
Qu'ai-je besoin sans lui de l'air qui m'environne ?
Pour respirer ma flamme il sembla me former,
Je ne veux, je ne puis et je ne sais qu'aimer

Ailleurs, rappelant à Léandre leurs amoureux ébats,

« Qu'est devenu, dis-moi, ce temps où je t'ai vu
Affronter les écueils, et, fier de ton courage,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage ?
— Léandre, qu'as-tu fait ? te disais-je toujours,
Comment puis-je être heureuse en tremblant pour tes jours ?
Réchauffé dans mon sein, tu riais de ma crainte,
Et cent baisers de feu s'opposaient à ma plainte.
Qu'avec plaisir alors je bravais le courroux
Des flots impétueux grondants autour de nous !
Qu'avec facilité je te donnais ta grâce !
Et, dans ces doux moments, que j'aimais ton audace ! »

HÉRO ET LÉANDRE

Après lui, le cardinal de Bernis a risqué dans son poème *Les quatre parties du jour*, certains détails assez lestes :

> Héro, du vainqueur qui la presse,
> Irrite les tendres efforts,
> En résistant à son ivresse,
> Elle en augmente les transports
> Sévère, et même un peu farouche,
> Quand elle refuse un baiser,
> Son âme vole sur sa bouche
> Honteuse de le refuser

Florian a composé sur le même sujet un petit drame en prose ; et Lanjon un divertissement en vers, un acte en huit scènes, rempli de bel esprit, qui finit par une apothéose : Léandre, sauvé par Neptune, épouse sa maîtresse et prend place avec elle au rang des Dieux.

Voici maintenant la série des imitations et traductions plus directes :

1774. — *Héro et Léandre, poème de Musée, traduit en français par M.-C. (Moutonnet-Clairfons), Sestos et Paris, Le Boucher, 2, quai des Augustins, à la Prudence, in-8°.*

Le volume est orné d'un frontispice dessiné par Eisen et gravé par A.-G. Duclos. Héro, penchée vers

un autel où brûlent des parfums, accueille Léandre à son arrivée. En face d'eux, groupe voluptueux formé par Venus, l'Amour et des colombes qui se baisent.

Quoique cette traduction ne serre pas le texte d'assez près et soit inférieure à celle de Du Theil, elle n'en est pas moins fort recherchée. On ne la trouve plus guère que reunie a celle de Bion, Moschus et Theocrite, egalement illustrée par Eisen et il faut la payer des prix fous.

L'exemplaire qui contient les dessins originaux fut vendu 400 fr. en 1822. Le Boucher donna en 1779 une seconde edition, revue et corrigée, en 2 vol. in-12, de l'œuvre de Moutonnet-Clairfons, mais sans figures, ce qui la rend moins precieuse que la premiere.

1784. — *Les Amours de Léandre et de Héro, poème de Musée le Grammairien, traduit du grec en français avec le texte. Paris, Nyon le jeune; petit in-12, de X-45 pages*, avec une delicieuse vignette de Cochin, datée de 1776 et gravée par de Launay, qui représente Hero, éclairee par une torche que tient une vieille et ouvrant les bras à Leandre à sa sortie des flots. Entre les deux vole

l'Amour comme pour les réunir. Il a été dit dans la préface l'estime où l'on tient cette version, que nous avons reproduite textuellement.

1790. — *Les Baisers de Vénus.* Londres, in-8° de XII-212 pages. Recueil de traductions en prose de Théocrite, Bion, Moschus, Musée, etc.

1796. — Réimpression de la traduction de Laporte du Theil, revue par J.-B. Gail, avec la version latine, des notes et un index. Paris, in-4° de VIII-68 pages, orné d'une gravure de Queverdo.

1798. — Œuvres de Leonard, recueillies et publiées par Vincent Campenon. Paris, Didot jeune, 3 vol. in-8°. Au second volume, page 115-118, on lit une traduction d'*Héro et Léandre* en vers français pleins d'élégance et de douceur, mais auxquels manquent la vigueur et le souffle.

1801. — *Héro et Léandre, poème nouveau en trois chants, traduit du grec sur un manuscrit trouvé à Castro, auquel on a joint des notes historiques. Édition ornée d'un frontispice et de huit estampes en couleur dessinées et gravées par P.-L. Debucourt. Paris, Didot l'aîné, in-4°.* L'auteur de ce livre, et chevalier de Querelles, n'est qu'un emule de Bitaube qui delaye les idées, comme lui, dans des phrases

d'une élégance molle et flasque. Il est bien entendu que le manuscrit de Castro est de son invention et que ses notes sont insignifiantes. Pourtant le volume se vend bien, grâce aux figures de Debucourt, sur lesquelles on trouvera quelques détails plus loin, à l'article *Gravures*. Un ex. relié en maroquin a été payé 100 fr. à la vente Martin. Ceux que l'on rencontre brochés valent de 40 à 60 fr. suivant la qualité des épreuves.

1805. — *Les Amours d'Héro et Léandre*, poème de Musée le Grammairien, traduction libre par Ch.-L. Mollevaut, professeur au lycée de Nancy. Paris, Debray, in-12.

Après Clem. Marot, c'est le poète qui a rendu le texte grec avec le plus de grâce et de facilité. Mollevaut est un bon élève de Delille et fort consciencieux. Il a donné en 1816 une seconde édition du poème avec des changements qui en font presque un ouvrage nouveau.

1806. — *Les Amours de Léandre et d'Héro, poème traduit du grec de Musée et mis en trois chants par A. Cournand, professeur de littérature française au Collège de France. Paris, in-18 de 16 pages.* Il n'y a pas de texte grec. Paraphrase prosaïque et

d'un style pitoyable qui a inspiré à Luce de Lancival l'épigramme connue :

> Legouvé sait, dit-on, le latin à peu près
> Comme Gail sait le grec et Gournaud le français.

1809. — *Héro et Léandre, poème en quatre chants suivis de poésies diverses, par Denne-Baron.* Paris, Lenormant, in-12, avec une gravure de Delvaux d'après un dessin un peu froid de Monsiau, qui représente Héro découvrant sur la plage le cadavre de son amant.

Début en poésie d'un jeune homme de vingt ans qui s'essayait avec succès entre Baour-Lormian et Millevoye.

1815. — Il parut cette année-là à Berlin un mélodrame d'*Héro et Léandre* dont la musique est de Seidel. Le même sujet, traité cette fois en monodrame, a été mis en musique par Weber.

1819. — Nouvelle traduction en vers de ce poème par Alph. Dupré. Paris, Delaunay, in-8. Il y en a quelques-uns de bien frappés.

1829. — *Girodet-Trioson. Œuvres posthumes, chez J. Renouard, 2 vol. in-8°.* Le gracieux peintre a

voulu prouver qu'il était poète et mettre en vers l'œuvre qui avait inspiré son crayon. Sa traduction ouvre le second volume. Nous devrions placer sous cette date le premier essai en poésie de Th. Gautier, qui fut aussi une traduction ou imitation de *Héro et Léandre*. A-t-il été imprimé?

1835. — *Héro et Léandre, poème de Musée le Grammairien, traduit du grec par J.-Fr. Grégoire et F.-B. Collombet, à Lyon, chez Bohaire, petit in-8°, tiré à 50 exemplaires*. Cette traduction n'est pas sans mérite; elle a été reproduite en 1839 dans un volume intitulé *les Petits Poèmes grecs:* Orphée, Homère, Hésiode, Pindare, Anacréon, Musée, etc. publiée par Ernest Falconnet, sous la direction d'Aimé Martin. Paris, Desrez, gr. in-8°, 10 fr. Le même ouvrage fut réédité en 1841 par Lefèvre et Charpentier dans le format in-12.

1858. — *Héro et Léandre, poème amoureux, traduit librement en français, et mot à mot en latin par Benj. Barbé, texte grec en regard. Paris, Bonaventure et Ducessois*, in-16. Dans une dédicace adressée à Mme Balbiani, comtesse d'Auteroche, l'auteur déclare sa traduction supérieure à toutes celles qui existent en France, douce erreur qui ne nuit à

personne ! Nous avouons d'ailleurs qu'elle est assez fidèle, quoi qu'en dise le titre.

1859. — *Musée, Héro et Léandre, poème traduit en vers français, suivi de notes par Paul Ristelhuber. Strasbourg, Veuve Berger-Levrault et Fils, in-8°, tiré à petit nombre.* Le texte grec y est traduit vers par vers avec exactitude, mais parfois dans un style archaïque et rude.

1859. — *Héro et Léandre, drame antique en un acte et en vers, par L. Ratisbonne. Paris, Lévy frères, in-12.*

PARODIES

On ne peut pas toujours admirer ni s'attendrir; il est bon de s'égayer un peu de temps à autre; cela repose. Les anciens observaient cette excellente hygiène intellectuelle : à la fin de chacune de leurs représentations dramatiques, ils avaient soin de donner une farce, une satire, qui détendît les nerfs du spectateur fatigué d'une émotion trop prolongée. Chez nous, la parodie remplit le même office. Pourvu qu'elle soit gaie, vive, spirituellement irrévérente, qu'elle donne à propos des chiquenaudes à la gravité, on lui passe quelques bizarreries et on lui permet de travestir les personnages les plus majestueux et même les plus touchants. Parmi les pièces comiques ou bouffonnes auxquelles l'aventure de nos deux amants a donné lieu, nous rencontrons d'abord :

Les Amours infortunées de Léandre et de Héro, tragi-comédie en cinq actes et en vers, par le sieur

de La Selve. Montpellier, Jean Pesch, 1638, *in*-12 *de 72 pages.*

Volume rare et qui manque à toutes nos bibliothèques publiques de Paris. Vendu 11 fr. a la vente Soleinne, il vaut aujourd'hui trois ou quatre fois plus. Ce n'est pas qu'il ait grand merite au point de vue littéraire, car le sieur de La Selve, qui était avocat à Montpellier, prie le lecteur d'excuser ses mauvais vers, « considerant pour ma decharge, dit-il, qu'ils ont été faits en Languedoc, où la politesse de ces bons esprits de la cour ne nous a point encore été communiquée. » On s'en aperçoit trop en le lisant. Au moment où Léandre va perir dans les flots, il fait une espèce de calembour :

> Je succombe et déjà Neptune trop sévère
> Fait le tombeau du fils du berceau de la mere.

Ce qui signifie sans doute quo lui *amoureux* trouve la mort dans l'onde même qui avait donné le jour à Vénus la mère des *amours !*

Laissons vite ce rimeur provincial et ses amphigouris pour en venir au maître du genre, à Scarron. Celui-ci, du moins, sous son accoutrement de carna-

val, a parfois de la verve et du bon sens. L'ode burlesque adressée par lui à Fouquet, le surintendant des finances, était fort prisée de ses contemporains les plus instruits[1]. Ils admiraient surtout le quatrain suivant :

Avec l'email de nos prairies,
Quand on sait bien le façonner,
On peut aussi bien couronner
Qu'avec l'or et les pierreries

« Ces vers, disait Ménage, valent autant que l'or et les pierreries qui y entrent. » Il faut, ce nous semble, en rabattre beaucoup. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'ode est amusante. Malgré qu'on en ait, le rire éclate à certains endroits et l'on se laisse gagner à l'amusement que procure l'inconvenance même des images inventées par cette muse folâtre. Écoutez d'abord l'exposition :

Le garçon avait nom Léandre
Et ne passait pas pour zéro,
La pucelle avait nom Hero
De peau doucette et d'âme tendre.

1 « Leandre et Hero », ode burlesque, par Scarron. Paris, de Sommaville, 1656, in-4.

HÉRO ET LÉANDRE

Héro prit naissance à Sestos ;
Son père y vivait de ses rentes,
Ayant hérité de deux tantes
Mortes pour lui fort à propos.

C'est dans Abydos que Léandre
La première fois vit le jour,
Et sa mère était dans ce bourg
Ce que dans Troie était Cassandre.

Les personnages ainsi posés, l'action s'engage vivement.

Léandre courait après elle
Comme un loup après la brebis,
Jusqu'à marcher sur ses habits
Dont quasi s'offensa la belle.

Puis faisant la scandalisée
Comme les filles font toujours,
Elle lui tient ce fier discours
Que j'ai recueilli de Musée :

« Sais-tu qu'à la porte du temple,
Lorsque ton crime se saura,
Le peuple te lapidera
Et que tu serviras d'exemple.

« Et sais-tu que, loin d'assouvir
Ton avide et peu sage envie,

J'aime bien mieux perdre la vie
Que ce que tu veux me ravir. »

A ces pudiques refus le jeune homme répond avec hardiesse :

« Quoique l'Hellespont soit bien large,
Dit Léandre, je suis garçon
A nager ainsi qu'un poisson
De l'une à l'autre marge

« Ayez un flambeau seulement
De qui la clarté me gouverne,
Mais qu'il soit dans une lanterne,
Car il s'éteindrait autrement »

Quand vient l'instant décisif, la muse badine s'arrête à propos et sait jeter sur ces nudités une gaze spirituelle qui permet à l'imagination du lecteur de faire, sans beaucoup d'effort, le reste du chemin, pour peu qu'il en ait envie :

Il fallait du temps profiter :
Léandre entra chez la pucelle,
L'épousa, se coucha près d'elle
Le reste ne se peut conter.

Il faut en semblable aventure,
Pressé d'un semblable désir,
Avoir en semblable plaisir
Pour faire semblable peinture.

Arrive bientôt le fatal dénoûment : deux strophes et tout est dit :

Mais, faute d'un méchant bateau,
Faute d'une vieille lanterne,
Le fier destin qui tout gouverne
Fit perdre en mer le jouvenceau.

Vers le rivage elle courut,
Vit son amant mort sans remède.
Lors criant : Dieu me soit en aide !
Sur lui roide morte elle chut.

Si décrié que soit le burlesque depuis l'arrêt prononcé contre lui par Boileau, il n'a cessé d'avoir des partisans; il pousse à Scarron des successeurs aux lieux mêmes qui semblent le moins faits pour cela, témoin le volume suivant :

Héro et Léandre, poème héroï-comique, en cinq chants et en vers, par Laurenceau, chef de bureau à la préfecture de la Seine. Paris, 1807, *in-8°*.

TRADUCTIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Après les Français, ce sont les Italiens et les Anglais qui ont le plus souvent traduit ce poème. Nous avons signalé plus haut la version italienne publiée à Florence par Salvinio en 1765 ; il y faut joindre celles de Bernardo Tasso, de Fortunata Fantastici (Livourne, 1803, in-8°) et celle de Bettoni (Breccia, 1811, in-4°), ainsi que la suivante :

Le Avventure di Ero e di Leandro; di Museo transportate in verso italiano da Girolamo Pompei, col texto greco. Parma, nel regal palazzo, 1793, *in-4°*.

Renouard en a donné à Paris une édition in-18 avec deux figures dessinées par Harriet et gravées par Delvaux, 1801, dont on demande 20 fr. La même année, ce libraire fit encore paraître un autre coquet petit in-12 de 106 pages sous le titre général de :

Poemetti, ed altre versioni metriche italiane di diversi autori, qui contient outre la traduction de Gir. Pompei : 1° Ero e Leandro, poema del marchese Niccolo Viviani; 2° le Nozze di Teti e di Peleo,

poemo di Catullo in italiani versi recato del conte Saverio Broglia d'Ajana ; 3° *Cantici di Tirteo, tradolti ed illustrati da Luigi Lamberti, etc., etc.*

Le frontispice, dessiné par Harriet et gravé par Delvaux, représente Héro serrant dans ses bras Léandre à son arrivée sur la plage.

Un des quatre exemplaires tirés sur vélin a atteint 120 fr. à la vente Caillard, mais leur prix depuis a considérablement baissé; on en rencontre même sur les quais : *Habent sua fata...*

En anglais, il existe une foule de versions tant en vers qu'en prose.

The Divine Poem of Museus, Hero and Leander. First of all bookes; translated according to the original by George Chapman. London. Isaac Jaggard, 1616, *in*-4°.

Hero and Leander, paraphrased into English heroick verse, by Alex. Stopford Catcot. Oxford, 1715, *in*-8°.

The Loves of Hero and Leander, by James Sterling, with new translations from greek authors by another hand. London, 1728, *in*-12 *avec frontispice*.

Hero and Leander, translated from the greek, by G. Badly. Cambridge, 1757, *in*-4°.

HÉRO ET LÉANDRE

Hero and Leander, translated by the Rev. Lawrence Eusden. Glasgow, 1750.

The Loves of Hero and Leander, a poetical translation from the greek of Musæus, by J. Slade. London, 1753, in-4.

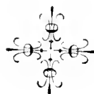
Hero and Leander, a poem from the greek of Musæus by E.-B. Greene, London, 1771, in-4°.

Musæus, the Loves of Hero and Leander, in English verse, with the greek text. London, 1797, in-4 de 55 pages avec deux frontispices.

Imprimé à petit nombre pour le traducteur G. C. Bedford. Il en a été tiré deux exemplaires sur vélin.

Hero and Leander, a Tale. Translated from the greek of the ancient poet Musæus, with other poems. By Francis Adam, Surgeon. London, 1822, in-8.

En allemand, on cite les traductions de Stolberg, de Passow etc.



NOTICE

ARTISTIQUE

Parmi les debris de l'art antique, le seul qui ait vraiment rapport à l'histoire d'Hero est une vieille médaille où l'on voit Léandre nager vers sa maîtresse qui l'attend au haut de la tour. Il est precédé d'un Cupidon qui vole au-dessus de sa tête, un flambeau à la main.

Le musee de La Haye possède une de ces medailles, sorte de cornaline dont la gravure est d'une finesse admirable. On y voit l'Amour traversant les

airs, tandis que les vents soufflent, et deux monstres marins qui nagent aux côtés de Léandre.

Les artistes de la Renaissance avaient l'esprit trop préoccupé de religion ou de mythologie pour s'arrêter à des sujets purement naturels. Annibal Carrache fut le premier qui, dans la galerie Farnèse, peignit Léandre à la nage traversant le détroit pour aller voir Héro. Cette composition a été dessinée et gravée à l'eau-forte par Charles Cesio.

La mort de Léandre, d'après Rubens, a été transportée sur cuivre par Teniers.

Un des plus beaux groupes inspirés par le poème de Musée a été le marbre exposé au Salon de 1845 par Étex, l'auteur si remarquable des grands bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Étoile. Les deux amants sont debout et rapprochés, comme deux colombes menacées par l'orage; Héro pensive appuie mélancoliquement sa tête sur le sein de Léandre. Le seul défaut à signaler dans cette œuvre est l'effet peu gracieux produit par l'attitude des deux figures, qui sont posées chacune sur une jambe. Le groupe est aujourd'hui en Angleterre.

Un critique dont le suffrage comptait, Will. Burger (Thoré), l'a bien sévèrement traitée : « Ce groupe

dit-il, aurait pu être repoussé du Salon par respect pour les mœurs. Il est impossible d'imaginer rien de plus malavisé et de plus indécent à la fois... Héro et Léandre sont nus tous deux et debout, face à face, pied à pied, à six pouces de distance. Que font-ils, et que vont-ils faire ainsi plantés? » C'est là un excès de curiosité que rien ne justifie.

Au Salon de 1850, on remarqua une charmante statue en marbre de Héro, due au ciseau de M. Pierre Loison et que l'un des rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes*, M. L. de Geoffroy, a caractérisée en ces heureux termes : « Le corps, à peine adolescent, n'est aucunement voilé par la draperie de lin transparente à travers laquelle se dessinent de suaves contours. L'enfant s'est jetée hors de sa couche, tremblante et joyeuse, l'œil dilaté, la bouche souriante. Elle élève au-dessus de sa tête le flambeau qui guide son Léandre. Cette petite tête, si pleine de jeunesse et d'amour, est ravissante et en harmonie parfaite avec le sentiment général de la composition.»

Citons encore deux groupes intéressants d'*Héro et Léandre*, qui ont été exécutés, l'un par G. Diebolt (Salon de 1863), l'autre par M. Gustave Deloye (Salon de 1865).

Enfin, une statue d'Héro, en marbre, a figuré au Salon de 1869. Elle était de J. Valette qui est mort l'année dernière.

Le musée de Dresde possède un tableau de P.-F Mola : *Héro retrouvant le corps de Léandre.* Le même sujet a été traité en 1869 par M. P. Cabanel neveu. Il avait déjà été repris en 1831 par un elève de Girodet, Delorme-Rouceray, plus connu par son succès au Salon de 1814, où il obtint la médaille d'or pour deux compositions d'un beau dessin : 1° *Héro versant des parfums sur la tête de Léandre;* 2° *Léandre expirant dans les flots.* Toutes les deux ont été gravées par Laugier et figurent au nombre des académies. On les a payées 30 francs à la vente Danlos.

Abraham Bloemaert a peint les Nymphes de la mer recueillant le cadavre de Leandre, et son tableau a été gravé par F. Bloemaert. Au Belvédère, à Vienne, on voit deux tableaux, l'un de G. Backereel, l'autre de C. Schot, qui représentent *Héro pleurant la mort de son amant.* Un artiste belge contemporain, M. Stallaert, a peint Héro éclairant la traversée de Léandre. Mais la composition la plus originale qui ait été peinte de nos jours sur ce sujet est encore

le tableau de M. Baader, exposé au Salon de 1866. Sur une plage nocturne et assombrie se dessine vaguement la longue silhouette des deux amoureux. « Peu nous importe, disait avec raison un critique, le nom de ceux-ci ; ce que nous ne saurions passer, c'est la courbure de cette rive, ce sont ces ondes sphériques roulées les unes sur les autres, c'est cette nuit des eaux, ces murmurants abîmes dont il est difficile de rendre la liquidité. »

DESSINS ET GRAVURES

Aux nombreuses gravures que nous avons indiquées en même temps que les éditions qu'elles illustrent, il faut ajouter une vignette de Moreau fine et sèche, comme la plupart de ses productions : les deux amants noyés près d'une touffe de roseaux.

Une suite curieuse est celle que fournit Debucourt en 1801 à l'édition de son ami le chevalier de Querelles. Pour en comprendre le caractère, il faut d'abord se rendre compte du procédé particulier au moyen duquel elle est exécutée. Ce procédé consiste dans l'emploi, pour une même estampe, de quatre ou cinq planches, sur chacune desquelles on distribue les couleurs. Sur la première on grave le sujet à l'aqua-tinta et on le termine assez pour qu'il puisse être imprimé dans une couleur foncée, puis on étend sur chacun des autres cuivres la couleur qu'il doit imprimer, le rouge sur l'un, le bleu sur

l'autre, le jaune sur un troisième. Le vert s'obtient par la superposition du bleu sur le jaune, lequel, uni à son tour au rouge, fournit une nouvelle teinte. Quant aux lumières, elles sont données par le fond du papier, qui reste blanc.

Quoique cette façon d'imprimer soit purement mécanique, un artiste, s'il est adroit, peut en tirer des effets surprenants par l'accord des tons fondus en un ensemble harmonieux. Debucourt y a excellé. On se dispute dans les ventes les gravures en couleur où il a fait revivre avec tant de vérité et d'esprit le monde galant du Directoire se pavanant sans vergogne aux galeries de bois du Palais-Royal. Il en est de même des figures de Héro et Léandre. Grâce à la morbidesse des teintes molles et alanguies dont il ennuage ses dessins, il attire et caresse agréablement la vue. Ce n'est certes pas un art sérieux ni même un emploi très honorable du talent que de chatouiller ainsi la fibre érotique. On ne peut se plaire longtemps à ces formes plus qu'à demi entrevues, à ces chairs efféminées qui s'étalent sous l'impudeur de la gaze. L'effet est pareil à celui que font certaines enluminures accrochées aux lieux de débauche. Un honnête homme s'oubliera peut-

être un instant à les effleurer du regard, mais le bon goût, à défaut d'autre vertu, l'en éloignera bientôt.

L'illustration du poème se compose de 9 planches :

1° Le frontispice ; tombeau des deux amants près duquel pleure l'Amour, qui éteint son flambeau dans les ondes, le tout un peu lourd et froid comme une allégorie.

2° *Le couronnement.* Léandre reçoit des mains de Héro la couronne du vainqueur : dessin excellent, mais l'ensemble est maniéré. C'est une Grèce travestie par le Directoire.

3° *Les colombes.* La prêtresse de Vénus rend la liberté à deux colombes devant la foule assemblée dans le temple, scène gracieuse et très animée.

4° *La course.* Deux coureurs vigoureusement lancés approchent du stade, le bras tendu et le visage enflammé par l'ardeur de la lutte.

5° *Invocation à l'Amour.* Voluptueusement étendue sous un verdoyant bosquet aux pieds de la statue du petit dieu qui sourit malicieusement, Héro est prête à succomber au sommeil, tableau plein de charme et de langueur.

6° *L'entrée dans la grotte.* Inutile d'en expliquer

le sens que l'on devine d'ailleurs au regard passionné de Léandre, ainsi qu'à la demi-résistance de la prêtresse.

7° *Le matin*. Le jeune homme, du milieu des flots, retourne la tête vers celle qu'il vient de quitter et qui, du rivage, lui envoie un baiser.

8° *La tempête*. Ici les inconvénients du procédé sautent aux yeux ; la planche est surchargée de couleur et la mer paraît solidifiée, tant elle est noire.

9° *La mort de Héro*. C'est, à notre avis, le meilleur de la série, pur de toute affectation et très finement dessiné.

En passant de Debucourt à Girodet, on respire un air plus salubre et l'on retrouve avec bonheur une inspiration élevée et chaste au sein même de la volupté. Entre les deux s'est opérée une réforme dans l'art, celle de David.

Les deux esquisses de Girodet représentent, l'une *Héro et Léandre*, au moment où celui-ci dénoue la ceinture de sa maîtresse ; l'autre, *Héro versant des parfums sur la tête de son amant*. Elles ont été lithographiées par Dassy, sous la direction du peintre et sont trop répandues pour que nous les décrivions.

Ce qui est beaucoup moins connu et qui mériterait de l'être, ce sont vingt dessins de petite dimension laissés par Girodet sur ce sujet, les uns esquisses au crayon noir et blanc sur papier bleu, les autres seulement au trait. Il n'y en a que trois de terminés à l'estompe et au crayon noir sur papier blanc. Pourquoi ne les a-t-on jamais gravés?

En 1814, un élève de Girodet, dont j'ai parlé plus haut, à l'article peinture, Cl.-Fr. Delorme, exposa au Salon Hero et Leandre. Il y ajouta plus tard la mort de Léandre. Ces deux compositions jouissent d'une certaine vogue, due sans doute à leur caractère d'académies et aux gravures qu'en a faites Laugier.

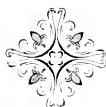
Un artiste anglais, G. Kellaway, s'est essayé sur le même sujet et a laissé une très belle estampe, *Hero and Leander*, d'après Fr. Delorme.

Notre petite promenade artistique serait incomplète, si nous ne disions quelque chose, en finissant, d'une caricature de Daumier. Imaginez par une nuit sombre, une tour au haut de laquelle une jeune fille en chemise élève une torche fumeuse au-dessus de sa tête, et dans le bas Léandre, coiffé d'un serre-tête et soutenu par deux vessies, qui tire bour-

geoisement sa coupe vers elle. La charge est complétée par des vers soi-disant empruntés aux poésies de Byron :

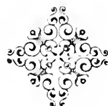
Chaque nuit, peu vêtu mais de façon galante,
Et comptant sur son bras de fer,
Il traversait un bras de mer
Pour aller se jeter dans ceux de son amante.

A.-J. PONS.



TABLE

		Pages
Musée le Grammairien		7
Héro et Léandre	I	21
—	II	35
	III	39
	IV	47
Poème de Marot		53
Notice bibliographique		89
— artistique		125




A Quantin Imprimeur
Paris

